

chaîne infinie des relations signifiantes en miroir est finalement suspendue à une relation de complicité ironique qui constitue en quelque sorte le secret du secret : « Si la métaphore est un signifiant qui renvoie à un autre signifiant, l'ironie est un clin d'œil qui renvoie au contexte énonciatif : elle met en scène » (p. 230).

La thèse ultime est que l'efficacité rituelle, contrairement à ce que pensait Claude Lévi-Strauss, n'est pas symbolique mais relationnelle : elle tient moins à la croyance des acteurs ou à la charge affective des symboles qu'à des configurations relationnelles, des façons singulières de parler, d'agir et de manipuler des objets. L'ironie partagée (le rire et le mensonge) n'engendre pas pour autant la distanciation libératrice mais crée au contraire une forme d'implication réciproque entre les initiés, une complicité paradoxale et ambiguë.

ANDRÉ MARY

### Catherine Rémy

*La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*

Paris, Economica, 2009, 210 p.

L'ouvrage se propose de traiter la question de la frontière entre humains et animaux à travers son accomplissement pratique, dans l'activité de mise à mort des animaux. On ne trouvera donc pas ici de discussion utilisant des matériaux philosophiques ou biologiques, mais une tentative de saisir la frontière telle qu'elle se trouve « posée en pratique, au cours du travail quotidien d'hommes et de femmes » (p. 3). Le choix d'étudier la mise à mort repose sur un pari : celle-ci produirait un « effet loupe » sur la question de la frontière, car les acteurs vont être conduits à un travail de catégorisation des animaux plus poussé qu'ailleurs, ce travail de catégorisation nous renseignant, à son tour, sur la réalisation de la frontière. L'enquête a été réalisée sur trois terrains où se pratique la mise à mort d'animaux : un abattoir, un cabinet de médecine vétérinaire et un laboratoire de recherche en physiologie. Le choix d'une « ethnographie combinatoire »<sup>1</sup> est justifié par la focalisation sur l'accomplissement pratique

d'activité, qui libère la chercheuse de l'option monographique.

L'auteur se distingue encore de la tradition ethnologique par sa volonté d'aller au-delà d'une prise en compte des animaux « pour penser les humains ». L'enquête témoigne en effet de la volonté d'incorporer l'animal réel et de lui donner voix, afin de décrire les « cadrages » réalisés par les humains comme autant de conditions d'émergence de modes d'interactivité homme-animal. La perspective est résolument non mentaliste : le but n'est pas d'accéder aux représentations ou aux états d'esprit des tueurs (car ceux-ci ne sont pas causes de l'action) mais plutôt de décrire l'action elle-même dans son aspect mental, c'est-à-dire en tenant compte de l'intentionnalité exhibée et observable. *La fin des bêtes* est donc un ouvrage « qui pose une question anthropologique et développe pour y répondre une démarche de sociologie de l'action inspirée de l'ethnométhodologie » (p. 16). L'ouvrage fait une large place aux descriptions de situations et à la retranscription de dialogues. On aurait aimé parfois, pour mieux visualiser l'action, que plus de place soit accordée à la description des émotions.

Le premier terrain présenté est celui de l'abattoir. L'abattoir moderne est défini comme se situant à la rencontre de deux logiques : l'industrialisation de la mise à mort d'une part, son humanisation d'autre part. La conjonction de ces deux logiques débouche-t-elle sur une banalisation de la mise à mort, accomplie humainement et avec détachement par de « simples opérateurs » ? Pas vraiment. Car ces deux logiques mobilisent des cadrages contradictoires des activités. D'un côté l'industrialisation appelle une objectivation des animaux, où l'animal est perçu comme un être passif et insensible ; l'humanisation en revanche s'appuie sur une définition de l'animal comme créature sensible et intelligente. Or à l'abattoir, personne ne défend cette définition des animaux. Et celui qui y adhère ne peut plus tuer, comme le montre l'exemple de l'abattage de poulaillers : parce qu'il percevait les poulaillers comme des créatures sensibles, l'un des tueurs se retira de l'activité ; quant aux autres... ils devinrent mauvais. L'observatrice note à ce moment une radicalisation de l'engagement dans l'action ;

les tueurs choquent pour le plaisir et oscillent entre la violence et l'humour noir. Il n'y a pas de place à l'abattoir pour les créatures sensibles et innocentes.

Le cadrage objectivant fonctionne bien avec les animaux dociles, mais dès qu'un animal résiste, cherche à s'enfuir, panique, tombe et/ou se débat, une subjectivation négative apparaît : il est perçu comme dangereux, comme un ennemi à combattre – et à abattre. C'est là qu'émerge la violence verbale et/ou physique. L'abattoir reste donc un lieu où les tueurs sont engagés par intermittence dans un régime de violence, où la mise à mort est corrélée à l'idée d'un combat. S'ajoute à cela une occultation de la mise à mort à l'intérieur même de l'abattoir, finement analysée par l'auteur.

La violence n'est pas absente de la clinique vétérinaire, mais elle concerne surtout des patients que la sociologie médicale qualifie de « déviants » : chien ou chat agressif, mal entretenu, difficile, inintéressant. L'auteur identifie une « règle de l'euthanasie avancée » qui guide implicitement le cours d'action, tout en étant modulée par une dynamique de cadrages. Car selon que l'animal est subjectivé positivement ou non, selon qu'il est un cas clinique intéressant ou non, l'euthanasie sera ou non problématique et mobilisera des registres d'émotions différents. C'est pourquoi elle est vue comme une des voies d'accomplissement pratique de la frontière entre l'homme et l'animal. Mais c'est en réalité la clinique vétérinaire dans son ensemble qui est parcourue par un marquage incessant de frontières. Rapprochements et différenciations entre l'animal et l'homme, comparaisons et mimes grotesques, subjectivation positive et cadrage behaviouriste outrancier se succèdent et se superposent quelquefois, ce qui débouche sur une multiplicité et une instabilité de cadres. Ici l'accomplissement pratique de la frontière semble toujours provisoire et les vétérinaires, en sanctionnant des cours d'action jugés déviants, font figure de gardiens de la frontière entre l'animal et l'homme.

Curieusement, c'est au laboratoire que Catherine Rémy découvre la mise à mort la plus « humaine ». Là, le cadrage subjectif de l'animal comme créature sensible et innocente fonctionne. Il est question d'animaux « sacrifiés » et la configuration relationnelle du sacri-

ifice se réalise au-delà d'une simple rhétorique. La notion d'un bien commun semble légitimer la mise à mort, ce qui permet au tueur d'être compatissant. La sollicitude alterne avec l'humour et l'ironie, mais la brutalité est absente. Ainsi pourrait-on être tentés de conclure que le dispositif de mise à mort, et la structure des relations entre l'animal et l'humain qu'il induit, déterminent non seulement la manière dont l'animal va être tué, mais aussi l'émergence de la brutalité chez l'humain. En dehors d'une structure sacrificielle ou du « contrat domestique » identifié par les ethnologues, somme toute en l'absence de sens, le tueur porte sur lui la violence de la situation. La perception de l'animal comme créature innocente ne lui est plus accessible et seule la subjectivation négative, qui transforme la mise à mort en combat, est pertinente. Notons que le geste de saignée, où l'homme plonge dans le corps mutilé de l'animal, contribue également au travail de catégorisation de l'animal. Car dans l'abattoir expérimental dont est équipé le laboratoire, il n'est plus question d'animaux sacrifiés, et la subjectivation négative réapparaît. Ainsi, comme l'écrit l'auteur en conclusion, « le rapport des hommes aux animaux s'appuie sur des constructions fictives qui, en réduisant l'indétermination, rendent l'action possible, mais n'en demeurent pas moins fragiles » (p. 202). C'est ce que ce livre démontre remarquablement.

VÉRONIQUE SERVAIS

1 - Nicolas DODIER et Isabelle BASZANGER, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, 38-1, 1997, p. 37-66.

### Frédéric Keck

*Lucien Lévy-Bruhl. Entre philosophie et anthropologie, contradiction et participation*  
Paris, CNRS Éditions, 2008, 276 p.

Lucien Lévy-Bruhl est aujourd'hui un philosophe oublié. Quand on se souvient de lui, c'est en général à propos de la notion très décrite de mentalité primitive. Il a pourtant joué un rôle de premier plan au sein de la philosophie et de l'anthropologie françaises de la première partie